

Elie Doumit

Lacan ou le pas de Freud, mythes et mathèmes

Présentation à Lille, le 25 mai 2018

On pourrait distinguer trois sortes de livres.

Une première catégorie vous confirme dans votre petit monde. Vous pouvez les feuilleter ou y flâner à votre gré. Ce sont des livres divertissants ou ennuyants selon votre humeur.

Un deuxième type de livre vous informe de choses que vous ne saviez pas. Ce sont des livres informatifs, à prendre ou à laisser selon votre curiosité.

Une troisième sorte de livres ne vous laisse pas en paix, même s'ils ne vous apportent que pas ou peu d'éléments informatifs nouveaux. Ces livres ne vous laissent pas indemnes, car vous ne pouvez les lire qu'en déplaçant votre façon de penser et donc votre façon d'être. Ce sont des livres à lire ou à ne pas lire, ça peut avoir des conséquences heureuses ou désastreuses. Vous devez choisir de vous y engager ou non.

La collection « lire en psychanalyse » que je dirige conjointement avec Guy Mertens vise cette troisième sorte de livres et se présente ainsi : « On ne dépasse ni ne résume les grands textes. On peut tout au plus choisir de les lire et de se laisser altérer par eux. Lire c'est entrer dans la mouvance de la lettre. C'est la prendre et la faire travailler comme signifiant, c'est-à-dire lui donner une nouvelle signification, en prolonger le sens, et lui ouvrir la voie pour qu'elle trace son chemin vers sa destination renouvelée. Loin de chercher à fixer ou à collationner les significations de l'écrit, il s'agit au contraire de mettre en vibration les équivoques du texte pour l'amener à parler. Une telle pratique c'est déjà s'inscrire en psychanalyse. Lire en psychanalyse consiste à ouvrir l'avenir des textes fondateurs en leur donnant la puissance du signifiant, c'est-à-dire de signifier au-delà de ce qu'ils signifient grâce à l'acte de lecture ».

Chaque article du livre de Elie Doumit sollicite notre acte de lecture dans la ligne du Dire de Freud, reprise par Lacan et balisée par Doumit.

C'est un livre éminemment clinique. L'expérience clinique dépend essentiellement de ce qui la sous-tend toujours déjà (la pensée, les préjugés, les présupposés). Et le livre de Doumit vise justement à déplacer considérablement ces présupposés (qui reviennent d'ailleurs même lorsque l'on croit les avoir dépassés).

Je peux ici témoigner de ce déplacement qui selon moi s'impose à la lecture du livre de Doumit, d'un point de vue partiel et partial, quelques pages.

Comme quiconque, le psychanalyste est toujours déjà pris dans les rails d'une pensée où l'on suppose d'abord l'identité et la stabilité des choses (un objet est identique à lui-même, une femme est une femme, un homme est un homme) et à partir de ces identités supposées acquises, on peut établir des relations ou des fonctions entre ces points fixes.

« L'on suppose... » beaucoup de choses, et le sujet de la psychanalyse, c'est d'abord le sujet, c'est-à-dire le supposé. Mais au lieu de supposer (le sujet, l'âme, l'appareil psychique), il s'agit de se déplacer et de remettre en question ce que l'on suppose. On sait que tel est

l'enjeu de la triade des consistances symbolique, imaginaire et réel, dont aucune n'est sous-posée aux deux autres, chacune ne servant que provisoirement de substance ou de substrat pour supporter les deux autres. Dans la ligne de ce que nous savons déjà (première espèce de livre) ou de ce dont nous devrions être informés (deuxième espèce de livre), nous aurions ainsi avec S.I.R, une nouvelle topique de l'appareil psychique, une topique lacanienne.

Mais. Nous devons lire autrement et penser autrement (troisième espèce de livre) et c'est dans ce sens que le livre de Doumit prend toute son importance : considérable. Le pas qui va de Freud à Lacan, le pas de Freud, qui nie quelque chose de Freud pour nous faire passer et nous déplacer vers Lacan, c'est le pas qui refuse de se donner la triade symbolique, imaginaire, réel comme ce qui serait l'essence du sujet ou de son âme. Il faut penser autrement, cesser de penser avec son âme, cesser de penser que le psychanalyste a charge d'âme (ou de sujet). Ainsi, le psychanalyste se coupe radicalement du psychologue qui lui s'imagine avoir charge de psychè ou d'âme.

Mais que fait-il alors ce psychanalyste dégommé de toute psychologie, avec l'aide de la logique décapante de Doumit ? Avec le nœud borroméen des trois dimensions, il pourrait s'imaginer comme un trapéziste sautant d'une corde à l'autre, du symbolique à l'imaginaire, de l'imaginaire au réel, etc. non sans ajouter éventuellement la quatrième corde, freudienne du Nom-du-Père. Ça nous déplace complètement non seulement de la psychologie, mais de la théorisation freudienne, qui parvenait à tout centrer sur une structure stable, établie autour du père. Dans ce déplacement (le pas de Freud), la tentation est grande bien sûr de s'agripper qui à l'imaginaire, qui au symbolique, qui au réel. Mais le psychanalyste doit savoir que s'il néglige une seule de ces cordes (l'imaginaire par exemple et ce n'est qu'un exemple), toutes les autres se désarticulent radicalement et il tombe dans le vide. Autrement dit, on assure l'équivalence des consistances par la menace, par les conséquences malheureuses qui résulteraient de la coupure d'une dimension : si l'on se coupe d'une dimension, on perd tout ; si on perd un fil, on perd tous les fils. Cette façon de voir le nœud borroméen est assez négative : « attention, si vous oubliez une seule dimension, vous perdez tout » !

« Lacan entrevoyait une autre possibilité quant à l'établissement de cette équivalence » (161) entre les dimensions : « celle de pouvoir amener dans une mise à plat une consistance à la place de l'autre ». Cliniquement, cela voudrait dire faire jouer quelque chose qui nous semble parfaitement imaginaire comme quelque chose de purement symbolique par exemple. Belle idée, mais Doumit ajoute : « Cette possibilité achoppe toutefois sur l'existence de chaînes dont les consistances ne semblent pas pouvoir se transformer d'une chaîne à l'autre » (161).

Autrement dit, RSI ça ne marche pas. On n'apprend rien dans ce livre. Il n'articule que la *question* de RSI ou du nœud borroméen ; il n'y a aucun dessin topologique dans ce livre, pas une bande de Moebius, pas un simple nœud borroméen. Remarquons que la question de la topologie est posée en la mettant en rapport avec l'énoncé purement négatif de Lacan : « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Rapport. Rapport entre quoi et quoi ? On revient à la question de deux supposés, rapport entre deux entités supposées données, ainsi on suppose un homme et une femme. La façon ordinaire de comprendre serait : il y a bien les deux partenaires x et y, mais ils n'arrivent pas à se mettre en rapport ou en rapport satisfaisant.

À l'opposé de cette interprétation courante, « Il n'y a pas de rapport sexuel » veut dire, qu'il n'y a pas de rapport parce qu'il n'y a pas ces deux supposés, présupposés au rapport entre eux. « Le rapport (...) implique le deux » ; mais il n'y a pas ces deux. « De là surgit l'énoncé : il n'y a pas de rapport sexuel ». Il n'y a aucune de ces entités données (femme égale à elle-même et homme égal à lui-même) ; il faut penser en conséquence qu'il n'y a pas de rapport entre eux.

Mais la façon de penser « il n'y a pas de rapport sexuel » par Doumit est encore bien plus radicale. Ce n'est pas seulement ces hommes et ces femmes en devenir qui sont en jeu, ce sont les dimensions R.S.I ; autrement dit, pas plus que les entités femmes et hommes, ces entités stables que seraient R.S et I n'existent pas comme telles, il n'y a donc pas de rapport entre deux d'entre elles. Les trois termes (RSI) ne peuvent « d'aucune manière être pris deux par deux (...). De là surgit l'énoncé : il n'y a pas de rapport sexuel » (160).

Doumit fait remarquer que l'on ne peut pas déduire « il n'y a pas de rapport sexuel » à partir de R.S.I : « il n'y a pas de preuve qui validerait cette implication. Il y a défaut de preuve » (161). Pourtant, « Il n'y a pas de rapport sexuel » constitue bien pour Lacan « l'essentiel de ce qu'il avance ».

Quatre questions à ce propos :

1) D'où, selon quelle logique, Lacan avance-t-il cette proposition « il n'y a pas de rapport » ? S'agit-il d'une proposition indémontrable, vérifiant si je puis dire le théorème d'incomplétude de Gödel ?

2) Pourquoi spécifier le rapport comme « sexuel » ? Cela voudrait-il dire que c'est le sexuel ne peut être touché que par la conjonction des trois consistances ? Et que c'est du sexuel dont il est question dans le nœud borroméen ?

3) Cela voudrait-il dire que la question préliminaire à toute opération topologique c'est la mise en question radicale du principe d'identité, autrement dit une déconstruction logique de la logique classique ? Primauté absolue de la démarche logique, celle du livre de Doumit, sur toute pratique topologique ?

4) À propos de ce ratage du rapport sexuel, il apparaît que nous n'avons pas affaire à des objets identiques à eux-mêmes ; il n'y a rien qui puisse servir d'éléments dans une théorie des ensembles. La théorie des ensembles est donc disqualifiée a priori (malgré Badiou, *L'Être et l'événement*). Nous avons donc des fonctions qui fonctionnent comme fonctions et non des arguments ou des objets ; dans le sens de la théorie fréguenne, la démarche freudienne lue par Lacan lue par Doumit nous pousserait à une théorie mathématique ne se jouant pas à partir des ensembles d'éléments, mais à partir des pures fonctions : la théorie mathématique des catégories. Les exemples du livre nous montrent d'ailleurs non pas des objets ou des arguments, mais des fonctions. C'est en cela qu'il force à penser. Pourrait-on, par là, éclairer ce que devrait être la désobjectivation, le désêtre, voire l'hontologie ?

* * *

Le psychanalyste n'a pas charge d'âme, ni d'appareil psychique, ni de topique, ni de classifications psychopathologiques. Il a charge de la structure de langage, impliquée dans l'inconscient (159). Plus précisément il a charge d'énonciation (162). Comment cela est-il possible ? Comment passer à devenir analyste ? Voilà le pas de Freud et la passe de Lacan.

Dans l'article intitulé « Discordes ou de la passe », Elie Doumit relève une série d'antinomies de la passe. Pour faire bref : celui qui demande la passe, celui qui demande à être reconnu comme psychanalyste, n'est sûrement pas analyste et celui qui est analyste ne demande rien. Par le dispositif de la passe, Lacan voulait obtenir des témoignages de ce devenir analyste ? « Naturellement » constate-t-il, il n'en a eu aucun de témoignage. Elie Doumit nous explique que ce « naturellement » « implique qu'il s'agit là d'un échec d'ordre structural » ou « d'un écho attendu » (90). Comment cela ? On attend du grand Autre (Lacan ou le dispositif de la passe) une réponse que ce grand Autre ne saurait donner ; car la réponse serait justement le signifiant du grand Autre barré. Mais S (A barré) n'est pas seulement une constatation, c'est ce qui ouvre l'invention et le « signifiant nouveau » (91). Le désêtre n'est pas essentiellement un « retrait défensif dans le non-savoir » (92), c'est un « désêtre dynamisant », « qui a un effet d'enthousiasme ». On pourrait dire que c'est à partir de l'impossibilité révélée logiquement (le théorème de Gödel) que s'ouvre la nécessité de l'engagement, d'avoir charge d'énonciation.

On peut s'étonner que Lacan ait mis tant d'années pour constater l'échec de la passe, alors que cet échec était téléphoné dès l'introduction du S (A barré) dans le graphe du désir. Pourquoi ? « Si S (A barré) signifie qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, cela n'implique pas pour autant la disparition du désir de l'Autre » (92).

L'essence de la passe réside bien dans cette logique que Doumit met en évidence en épinglant de balises, qui valent toutes comme des impossibilités : sujet substantiel, rapport sexuel, grand Autre. Le lecteur doit y mettre du sien. Ce déplacement, le pas de Freud à Lacan, le pas de Lacan à Doumit et le passage du Doumit au lecteur, vaut bien non pas une messe (car ce n'est pas un message), mais une passe.

Question :

1. Le dispositif de la passe, comme dispositif, et la volonté de témoignage, comme témoignage, doivent-ils toujours conduire à l'échec de la passe ?
2. S'il en est ainsi le passe devrait être à trouver dans le déplacement, tel qu'il est en jeu dans « Lacan ou le pas de Freud » ? C'est-à-dire dans la pure énonciation transformante de ce qu'elle lit ? Lire en psychanalyse en quelque sorte.

Christian Fierens